

L'extraordinaire, un « extra» indispensable dans la vie ordinaire ?

L'humanité a toujours allié l'ordinaire et l'extraordinaire. Dans toutes les civilisations connues, il y a un temps pour les activités journalières, le travail, le sérieux et le souci quotidien, et il y a un temps pour la fête, la dépense, le rire, pour des moments exceptionnels qui rompent le cours habituel des choses. La vie n'est vivable, supportable, que si, de temps en temps, le désordre, l'inattendu, l'exceptionnel, l'extraordinaire viennent colorer, embellir le quotidien.

Un calendrier à deux temps

Quels qu'ils soient, de quelque manière qu'ils désignent et divisent les années, les mois ou les saisons, tous les calendriers connus opposent deux temps : le temps long normal, ordinaire, coutumier, qui est consacré au travail de la terre, à la fabrication d'objets, aux récoltes, etc., et, opposé à ce temps « utile », un temps bref, festif, qui obéit à d'autres règles. Dans les sociétés rurales, c'étaient les changements de saisons qui étaient marqués par des fêtes (fêtes du retour du printemps, du solstice d'été ou d'hiver). Dans le calendrier liturgique chrétien le dimanche Gour du Seigneur) était un jour particulier, un jour où l'on ne travaillait pas, si bien qu'une semaine comprenait six jours normaux et un jour spécial, extraordinaire. À cette rupture ritualisée venaient s'ajouter d'autres moments particuliers qui faisaient l'objet de conventions particulières (carnaval, Carême, Vendredi saint, lundi de Pâques ...). Cette ancienne partition des jours n'a nullement disparu. Elle s'est laïcisée, mais nous avons toujours l'opposition entre les jours ouvrables (qui sont les jours ordinaires, où « tout est ouvert ») et les jours fériés. Avec la diminution du temps de travail, « le dimanche » est devenu « le week-end », mais la fin de semaine reste différente, un moment à part. Tout comme les « grandes vacances » sont aussi, dans le cours de l'année, un temps festif (les fêtes et festivals ont lieu durant l'été, saison monopolisée des siècles durant par le travail des champs), un temps hors du temps normal, une longue plage horaire de plusieurs semaines où l'on essaie, précisément, d'oublier l'ordinaire de la vie.

La fête, un moment extraordinaire qui n'a qu'un temps

Dans les sociétés traditionnelles où le travail occupe la plus grande partie de la vie, où l'on manque de tout et ne gaspille rien, la fête apparaît vraiment comme le contraire de la vie ordinaire, des valeurs liées au travail et à l'épargne. Le jour de fête est férié. Fête et travail productif, utile, sont incompatibles : faire la fête, c'est se lever ou se coucher tard, c'est vivre à l'envers, passer une nuit blanche. La fête célèbre le farniente (la grasse matinée du dimanche a longtemps été un rite), exalte la dépense, la déperdition d'énergie pour rien. La fête est joie et jeu, excès, gaspillage, abondance, licence, débauche, transgression, chaos. Pas de fête sans rires ni festins, sans ripailles ni beuveries, sans dilapidation d'argent, sans abus, sans libertés. La fête est un « excès permis » (Freud), est oubli de la mesure, de la raison, provisoire suspension des contraintes habituelles, transgression des règles qui régissent la vie de tous les jours.

L'extraordinaire : l'univers ordinaire à l'envers

Les caractéristiques de la fête montrent à quel point l'extraordinaire ne peut se comprendre hors du rapport à la norme : fondamentalement, la fête « fait exception à la règle », et en cela elle est un miroir qui, par contraste, fait voir l'ordinaire qu'elle transgresse, discrédite, nie. La fête en effet est le monde à l'envers, le refus, la négation de l'ordinaire. Elle est bombance et abondance dans les sociétés de pénurie, elle est mixité dans des sociétés où la séparation des sexes est très stricte, elle est brassage des riches et des pauvres, elle est désacralisation des institutions, des hiérarchies, des règles, etc. La fête est aussi un rêve éveillé : elle est porteuse de renouveau, d'espairs, oubli des conditions de vie normales.

On change d'habit, on fait peau neuve : costumes de fête, masques, et déguisements sont traditionnels parce qu'ils manifestent le désir de « sortir de soi », de changer d'identité, d'habiter, pour un jour, un soir, une heure, une autre vie. La fête est également défoulement, « levée de censure » (Freud), désordre dans un monde d'ordre : elle favorise le retour de l'homme « sauvage », des pulsions normalement refoulées, canalisées par l'éducation et les règles de vie collective. La fête est une soupape de sécurité, l'instauration d'un temps bref où l'on peut se défouler. Elle est la fête du moment présent, de l'instant. Le temps quotidien est le temps de l'économie, de la prévoyance, des calculs. La fête est une autre manière de considérer le temps, la fête se vit dans la flambée de l'instant, sans souci du lendemain, du long terme. Demain sera un autre jour : on dépense, on se dépense sans compter, sans s'économiser, sans penser que le corps et le porte-monnaie auront du mal à « récupérer ».

Dure, dure, l'entrée dans la vie ordinaire

L'opposition fondamentale entre deux sortes de temps dans les calendriers se retrouve dans le difficile passage de l'enfance à l'âge adulte, dans la délicate phase d'entrée dans la vie active. Même si l'enfance et l'adolescence ne sont pas des périodes toutes roses, même si la jeunesse n'est pas facile à vivre - « J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie » (Paul Nizan, première phrase d'*Aden Arabie* (1931)) -, l'entrée dans la vie est toujours un passage délicat, un moment difficile. Pourquoi ? Parce qu'il faut renoncer à des rêves impossibles, parce qu'il faut devenir raisonnable, sacrifier « le principe de plaisir » au « principe de réalité » (Freud), choisir de devenir responsable, adulte, ce qui veut dire accepter aussi d'avoir un travail et des horaires réguliers, une vie pleine d'obligations, une existence plus ou moins rangée. Dans *Mary Poppins*, le costume, la cravate, l'attaché case et les horaires stricts du père symbolisent tout ce que les enfants détestent : la rigueur, l'ordre, la monotonie des tâches fastidieuses auxquelles doivent se livrer les parents, et l'on comprend fort bien, dans ces conditions, que les enfants préfèrent de beaucoup l'univers fabuleux, lié à *Mary Poppins* et à ses extraordinaires pouvoirs magiques. Sortir de l'enfance, renoncer à vivre dans les rêves ou les romans, se satisfaire d'une vie normale, n'est pas aisé. Peter Pan refuse de grandir. Dans le roman d'Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes* (1913), le héros arrive par hasard dans une fête organisée pour les noces de Frantz de Galais. Il y rencontre la sœur de ce dernier, Yvonne de Galais, dont il tombe instantanément amoureux. Prisonnier du monde des rêves, Augustin Meaulnes aura des difficultés à se plier aux exigences de la vie réelle. En dépit de tous les conseils de sagesse de son ami François Seurel, Meaulnes regarde en arrière, ne pense qu'à retrouver « le domaine mystérieux » et « la jeune châtelaine » dont il garde une image éblouie. Finalement, après bien des péripéties, c'est, grâce à son ami Seurel, que le grand Meaulnes retrouve Yvonne de Calais, l'épouse, et la quitte aussitôt, après la nuit de noces, afin de respecter une « promesse enfantine » faite au frère de cette dernière, Frantz de Galais. Ce roman mythique, longtemps un best-seller mais aujourd'hui un peu oublié, est à la fois une exaltation des « aventures », des délires, des rêves fous de la jeunesse et le procès des « invitations au voyage », des rêveries romanesques qui finissent mal (la princesse lointaine, Yvonne de Galais, meurt).